

Existe-t-il un sujet masculin et un sujet féminin¹ ?

(dans le cadre de l'EPLR, à Montpellier,)

Existe-t-il un sujet masculin et un sujet féminin ? Un thème difficile.

Ce qui nous intéresse dans cette question, ce n'est pas le sujet grammatical, ce n'est pas le sujet de la psychologie, mais celui de l'inconscient avec une question non traitée ou non résolue à ce jour : y a-t'il un sujet de l'inconscient féminin ? ie lorsque ses manifestations se donneraient à entendre, on saurait tout de suite si on a à faire à une femme. Y a-t-il une essence féminine ? si la féminité est une essence. Y a-t-il une écriture féminine ? Et sans doute il y a un rapport entre toutes ces questions : existe-t-il une essence féminine ? existe-t-il une écriture féminine ? existe-t-il une parole féminine ?

Alors comment prendre un chemin instructif ?

Le chemin, c'est assurément qu'un inconscient chez une femme n'a pas de moyen d'expression spécifique.

D'abord, les mécanismes du refoulement, les différents mécanismes de défense sont à peu près les mêmes – pas forcément tous les mêmes parce qu'il y a peut-être un moyen de défense contre la sexualité spécifique à une femme, nous y reviendrons.

Et le retour du refoulé se fait de façon à peu près identique.

En revanche, nous nous trouvons devant une expression symptomatique qui, elle, est spécifiquement attribuée à la femme et qui est l'hystérie. Et l'hystérie chez une femme a beaucoup à voir avec cette question que nous posons aujourd'hui.

L'hystérie, chez une femme, c'est le moyen de faire reconnaître une subjectivité qui serait spécifiquement féminine.

Et si ce n'était pas le cas, cela nous donne deux indications.

La première, c'est que ce besoin de la faire reconnaître entraînerait que il (le sujet féminin ?) n'existerait pas. La deuxième, c'est que ses moyens d'expression quant à l'autorité dont elle se revêt, l'expression en est éminemment phallique. Mais c'est un phallus en détresse, qui n'est pas reconnu, supposant qu'il y aurait un phallus féminin dont les conventions sociales interdiraient l'expression. (Un phallus féminin qui serait condamné à être refoulé.) L'hystérie, un phallus féminin dont l'exigence serait de se faire reconnaître et d'être reconnu : et je manifeste pour être enfin comptée et que l'on compte avec moi, j'en ai assez d'être prise pour un objet.

Il est traditionnel qu'une femme vive dans la revendication d'être considérée, traitée, non plus comme un objet mais d'être reconnue comme un sujet. Une revendication qui pourrait paraître énigmatique car qu'y a-t-il après tout de désobligeant d'occuper la place d'un objet, que de tenir avec compétence la place de l'objet.

La seule réponse c'est que, pour une femme, la valeur essentielle est la valeur phallique et qu'elle est très difficilement introduite à la valeur de ce que c'est que la valeur de l'objet petit a, au prix de l'objet petit a.

Cf Lacan et son insistance sur la façon dont une femme ne saisit pas ce qui fait son prix, sa valeur, ce qui fait en elle cause d'intérêt pour un homme et dans l'organisation habituelle du désir de désirer ce qui manque à l'A/autre. Sans envie ce

¹ - Notes prises par Elisabeth Olla – La Selve

que l'autre a, il n'y a pas de désir. Cf l'invidia c/o St Augustin. Je n'ai envie que de ce que l'autre a.

Donc, nous sommes sur ce point, sur ce versant, de savoir dans cette affaire : y-a-t'il un sujet qui serait spécifiquement féminin ?

Ce qui définit un sujet au sens lacanien – non pas freudien puisque la spéculation sur l'objet petit a est absente dans l'élaboration freudienne – et c'est important, c'est une donnée fondamentale : on ne peut rien comprendre à l'échange et notamment économique si l'on n'a pas une claire notion de l'objet petit a.

Pour qu'il existe un sujet, il faut qu'un locuteur se trouve castré de l'objet de son désir ; castré, non pas privé, frustré.

Privé : il y en a qui l'ont et d'autres pas.

Frustré : on m'a fait la promesse que je l'avais et on ne me l'a pas donné : Versangung.

Castré : cet objet sidéré va être définitivement perdu pour venir prendre place dans le réel et à ce titre organiser le désir.

Et c'est en tant que définitivement perdu et en tant que le réel aucun concept ne peut le maîtriser, définitivement perdu en tant que rejeté dans le réel et qu'à ce titre → organiser le désir.

cf le moment repris par Lacan de Freud : le Fort/Da – le jeu de la bobine – marquant le moment où c/o l'enfant il y a ce temps intermédiaire où l'objet est perdu mais pourra néanmoins être retrouvé.

Cf Winnicott qui l'a nommé "objet transitionnel" càd objet comme étant sur le chemin qui précède ce moment qui sera définitif, le renoncement à l'objet, la mère p/ex.

Renoncer à la mère : càd renoncer à un système de communication privilégié qui laissait croire à une entente parfaite et donc à une interpénétration des deux locuteurs, et à un moment l'enfant perçoit que cette langue est perdue et que donc s'ouvre pour lui l'énigme de ce qu'elle veut, de ce qu'elle désire.

Donc pour un locuteur, cette perte définitive, l'objet petit a, et en tant qu'elle vient organisatrice de son fantasme, c'est ce qui va animer son inconscient d'un sujet càd d'un lieu caractérisé par deux traits : d'une part, de soutenir le manque du fait d'être un pur trou et par le fait que l'objet petit a est l'organisateur du désir sans qu'on sache ce qu'est cet objet a.

Alors, si c'est là cette mise en place d'un sujet nouveau, pourquoi n'y aurait-il pas un sujet féminin? Pourquoi ce sujet là ne viendrait-il pas soutenir le désir c/o une femme de la même façon ?

Je crois qu'on peut essayer de répondre à ce point.

Cette chute de l'objet petit a est toujours rapportée à l'exercice d'un agent qui s'appelle le Phallus et donc on peut dire que le sujet de l'inconscient témoigne dans le grand Autre d'une coupure qui a valeur, qui a sens phallique : c'est l'interprétation phallique du manque dans l'Autre, l'Autre en tant qu'appareil de langage, marqué du manque du signifiant ou de la lettre qui viendrait fermer, clore, le système. Le langage étant un système ouvert et il n'y aura jamais de/le (?) dernier mot. Cf Gérard de Nerval (Jour ?). Il y a toujours dans l'Autre – appareil de langage – un (?) le phallus, c'est ce qui donne à ce manque un sens sexuel, et c'est ce que l'enfant va très vite comprendre – cf les questions – que ce qu'il a entendu c'est du sexe, qui n'est pas dit et qui néanmoins constitue le dire de chacun, que c'est ce dont il parle.

C'est pourquoi ce n'est pas la même chose que d'être élevé dans une famille, dans une Institution, par ses grands-parents, les suites ne sont jamais quelconques.

1- le manque dans l'Autre du fait du langage : pas besoin d'intervention paternelle pour ça puisque l'on a affaire à la métaphore & à la métonymie

2- le fait que l'interprétation sexuelle de ce manque peut être traumatique, peut ne pas être interprété du tout : donc le phallus comme signifiant, comme rapport au père, donne une interprétation sexuelle : ce qui a été entendu et que la lettre qui manque, lettre réelle, pour boucler l'appareil à langage, devienne le prototype, le point d'appel, l'organisateur du fantasme, de ce que je désire. C'est-à-dire comme étant dans l'Autre cette pure perte qui commémore, comme étant la perte (objet petit a) et qui organise ma parole inconsciente à partir de ce lieu et dont l'autorité en sera toujours phallique.

Une pure perte. Le sujet, c'est la barre. C'est ce qui fait coupure dans l'Autre. C'est-à-dire ce lieu d'où je suis autorisé à parler. Propos d'un sujet qui dit mon désir. D'où que : il ne peut pas y avoir dans cette mise en place une différence de ce qui serait un sujet homme, un sujet femme, et à reconnaître dans les deux cas un phallicisme égal. S'il y a un fantasme qui organise le désir d'une femme, il ne peut connaître que la même architecture.

Alors, où est le problème ? Il est double.

Dans la rencontre amoureuse ou dans l'organisation sociale, il est attendu d'une femme qu'elle renonce à son phallicisme pour (con)joindre son désir son désir à celui de l'homme, celui de son homme, qu'elle en fasse le sacrifice.

Cf Freud, l'article sur La féminité : une petite fille doit renoncer à l'identité masculine qu'elle s'est appropriée à l'égal du garçon, renoncer à la virilité, accepter cet exil par rapport au phallus quant à son être et avec un déplacement de l'érogénéité du clitoris au vagin "avec" dit Freud mais pas à toute sa virilité, il faut qu'elle en conserve une part – c'est toute la difficulté de Freud à conceptualiser sans la référence à la structure –

Donc, la petite fille aurait à renoncer à son existence subjective mais pas complètement, à son désir (libido). Donc elle doit renoncer à être toute phallique, elle doit accepter d'être pas toute phallique.

c/o Freud & Lacan, c'est la même question.

Qu'est-ce que ça veut dire une femme n'est pas toute phallique ?

- Dans sa relation au phallus, elle peut parfaitement être animée d'un désir dont l'expression est forcément masculine et ça ne peut pas être autrement : elle ne peut pas exister comme sujet de l'inconscient dans sa relation partielle au phallus

- Il y a cet espace où elle n'est pas phallique, où elle est purement Autre et donc ne peut pas être animée d'un désir qui n'a pas d'objet, de sujet et de refoulement pour le fonder.

Il y a les moyens de prendre position quant à la question de la subjectivité féminine : cf p/ex est-ce que les femmes ont une âme ?

Et si ça n'est pas paru évident, ce ne sont pas pour de mauvaises raisons.

Et la question reste contemporaine.

Pour un homme : malgré ses qualités et ses défauts, il est toujours le bénéficiaire du trait.

Les mécanismes spécifiques de défense c/o une femme

Ceci nous renvoie à l'anorexie qui tourne justement autour de cette question : comment être une femme débarrassée de cette référence phallique, d'en être soulagée de ce qui a causé tous ces problèmes à maman et que je devrais/devais continuer. Comment être une pure femme ? un pur Un , là débarrassé de son sens sexuel, un Un sublime ? Transformer son corps en un pur trait Un à partir du moment où l'on a arasé (?) de ces formes qui venaient l'alourdir. Un Un déssexualisé.

Est-ce que pour autant cela confère à l'anorexique un sujet ? un sujet de l'inconscient ? C'est difficile à dire. Mais ça lui donne en tout cas un caractère.

On ne parle pas souvent de la question du caractère en psychanalyse, ça existe pourtant. Est-ce que ça relève de la subjectivité ? Le caractère, c'est une typicité de réaction. ça se réfère à un sujet ? ou est-ce que ça marche sans aucun sujet ? est-ce que ça marche tout seul c'est-à-dire sans que ça isole un lieu d'où l'on puisse animer notre subjectivité ? Ce n'est pas quelque chose que subjectivement on assume ni comme l'expression d'un désir mais plutôt quelque chose comme l'arc réflexe. Est-ce qu'il y a c/o l'anorexique un sujet c'est-à-dire un lieu qui relève d'une dialectique et qui relève d'une ré-élaboration par le langage ? ou bien est-ce que ça lui (?) d'une place qui est désobjectivement (?) déshabillée et qui ne supporte pas une reprise ? c'est-à-dire hors du champ du langage ? Ce qui favorise l'idée que le support est organique.

DISCUSSION

ESL : de la femme objet à l'objet a comme le cheminement de la cure

Ch. Melman : c'est le paradoxe d'être en position de désirer et de pas désirer

question : on voit de plus en plus de garçons en position féminine

Ch. Melman :

ça, c'est le social et la parité, c'est devenu un trait aujourd'hui un trait de société que la figure traditionnelle de "macho" se voit substituer celle de la parité mais ça ça fait plus partie de la mascarade des sexes dans notre société pour se faire admettre.

ESL : si je ne peux pas en avoir les avantages alors je ne vais pas en avoir les inconvénients

Ch. Melman :

Il y a dans l'histoire d'autres périodes comme ça - c'est très difficile d'inventer dans cette affaire – où masculinité et féminité avaient des modes de représentations qui venaient brouiller les cartes.